

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1806 et 1807.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

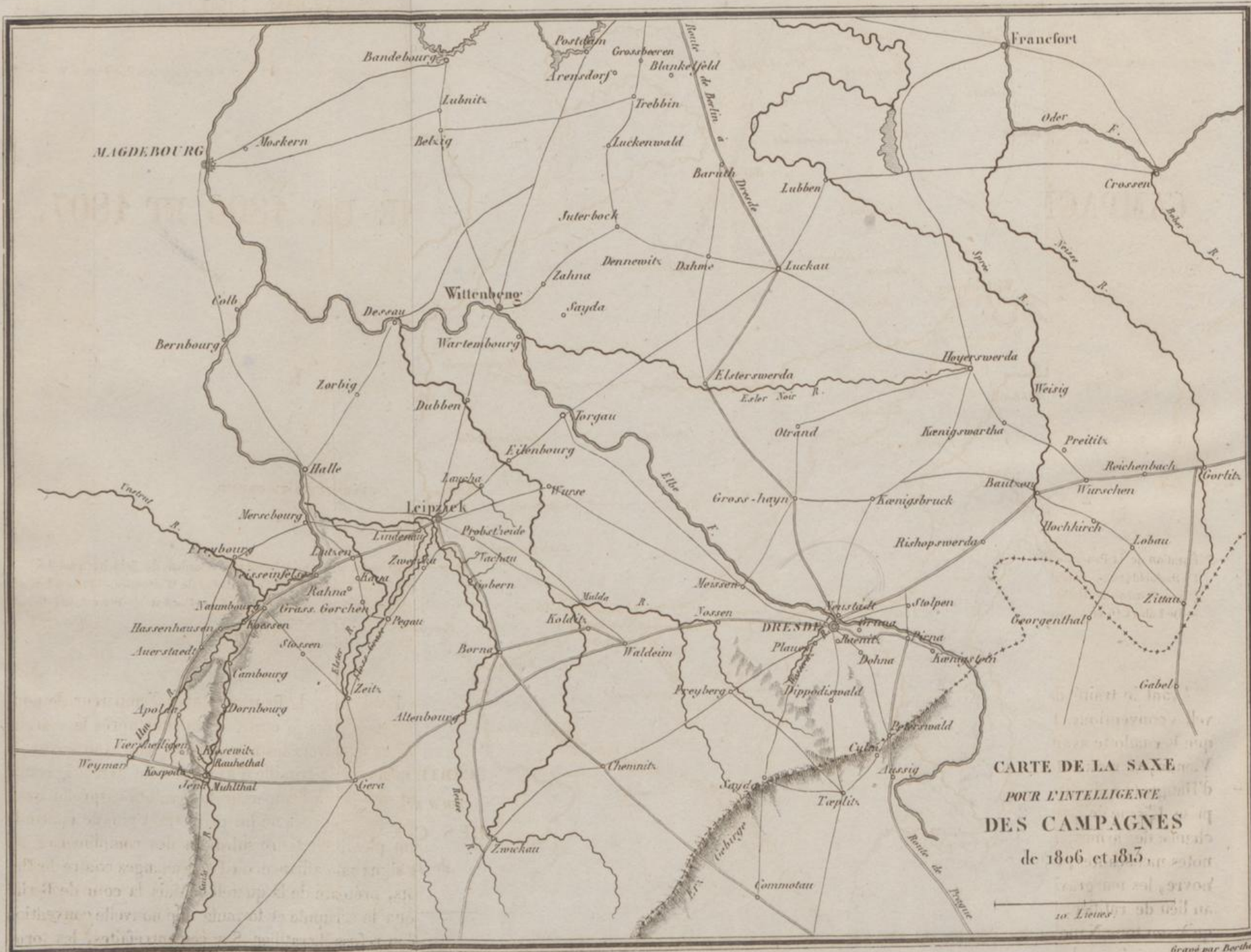
Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

13^{EME} CARTE .



CARTE DE LA SAXE
 POUR L'INTELLIGENCE
 DES CAMPAGNES
 de 1806 et 1813.

10 Lieues

Gravé par Berthe

Dessiné par Lhuour

Guerres de la Revolution - PAULIN, Editeur, Rue de Seine, 33.

CAMPAGNE DE 1806 ET 1807.

I.

OPÉRATIONS EN PRUSSE.

Déclaration de la Prusse.—Mouvement des armées (octobre).—Combats de Schleitz (9 octobre).—
De Saalfeld (10).—Bataille d'Iéna et d'Auerstadt (14).—Combat de Weissensee.—Prise d'Erfurth
(16).—Combat de Halle (17).—Occupation de Berlin (25).—Combat de Prentzlow (28-29).
—De Lubeck (6 et 7 novembre).

Avant le traité de Presbourg, la Prusse fit avec l'empereur de nouvelles conventions. Engagée dans la coalition aussitôt après la marche que Bernadotte avait faite à travers les margraviats, elle avait envoyé à Vienne, au moment même où la bataille d'Austerlitz fut livrée, le comte d'Haugwitz qui devait notifier à l'empereur la résolution qu'elle avait prise. L'issue de cette grande journée ne lui permettant plus de courir la chance des armes, son plénipotentiaire substitua des compliments à ses notes menaçantes, et signa une alliance où l'on échangea contre le Hanovre, les margraviats, prétexte de la querelle. Mais la cour de Berlin au lieu de ratifier, joua le scrupule et formula une nouvelle convention qu'à son tour Napoléon refusa de ratifier. Sur ces entrefaites, les tories désorganisés par la mort de William Pitt, s'éloignèrent encore des affaires, et des pourparlers s'établirent entre la France et l'Angleterre. Celle-

ci déclara préalablement qu'aucune transaction n'était possible, si le Hanovre n'était rendu. L'empereur, ne croyant pas qu'il fût convenable d'éterniser la guerre pour conserver à la Prusse une province qu'elle n'avait pas acceptée, ne repoussa point l'ouverture qui lui était faite. Le cabinet de Postdam cria aussitôt la perfidie, et prit les armes, avant de s'informer si des compensations devaient ou non tenir lieu d'un sacrifice fait à la paix de l'Europe.

Les princes de Saxe, la Suède, unirent leurs forces à celles du roi Frédéric-Guillaume, et la Russie promit d'intervenir. On mit sur pied 240,000 hommes, qui fournirent les garnisons des places fortes et trois armées actives. La droite (54,000), aux ordres de Blücher et Ruchel, sur le Bas-Weser; le centre ou armée du roi (70,000), commandé par le généralissime duc de Brunswick, à Magdebourg; la gauche, composé de l'armée de Silésie (55,000), en Saxe, sous le prince de Hohenlohe. Il y eut en outre une réserve organisée autour de Berlin par le prince de Wurtemberg. Enfin l'empereur Alexandre concentra sur la Narew les troupes cantonnées en Pologne et en Lithuanie.

Le théâtre de guerre du nord était pour la première fois ouvert, et il fallait transporter l'armée française du bassin du Rhin dans celui de la mer Baltique.

Au moment de la levée de boucliers des Prussiens, les armées d'Italie étaient répandues dans le Milanais, les états Vénitiens et le royaume de Naples. Le 2^e corps avait pris possession de l'Istrie et de la Dalmatie, dont les Russes et les Monténégrins lui disputaient encore quelques points. Les autres corps de la grande-armée occupaient les positions suivantes :

Bernadotte, 1^{er} corps (23,000), les margraviats : Davout, 3^e corps (35,000), Oettingen; Soult, 4^e corps (41,000), Passau et l'Inn; Lannes, 5^e corps (22,000), Bischofsheim; Ney, 6^e corps (33,000), Memmingen; Augereau, 7^e corps (20,000), Darmstadt. La garde, la réserve de cavalerie et le 8^e corps étaient rentrés à l'intérieur.

Aux premières apparences d'hostilités, Napoléon transmit à ses maréchaux l'ordre de se rapprocher du Mein; les réserves se mirent en marche pour Mayence, et lui-même porta le quartier général à Wurtzbourg.

Dans les premiers jours d'octobre, les baïonnettes françaises couvrirent la ligne sinueuse que forment le Rhin et le Mein, depuis le confluent de la Lahr jusqu'à Bayreuth. En la prenant pour base et Berlin pour but, Napoléon avait à choisir entre plusieurs routes. D'abord la grande communication de Francfort, puis celles qui partent de Wurtzbourg et Bamberg et se croisent à Erfurth avec la première; puis enfin celle de Bamberg et Bayreuth par Leipzig et Wittemberg.

Comme dans la campagne précédente il imposa par sa démonstra-

tion aux généraux ennemis et sut leur dérober son véritable point d'attaque. Augereau manœuvra de Lahr à la Sieg et de la Sieg au Mein. Lannes, Bernadotte, passant le Mein à Schweinfurt, à Bamberg, se montrèrent au-delà de Kœnigshofen et de Cobourg. Ces mouvemens semblaient préparer l'investissement d'Erfurth. Ils persuadèrent au duc de Brunswick que Napoléon voulait déployer sa belle infanterie dans les forêts de la Thuringe où la supériorité de la cavalerie prussienne disparaîtrait. Frappé de cette idée le généralissime appela dans ses rangs le prince de Hohenlohe, ne laissant que des détachemens sur la Haute-Saale, et il prescrivit une concentration générale à Erfurth pour déboucher sur le Mein par Meimning et couper en deux l'armée française.

Pendant la garde et Murat, commençant à entrer en ligne, l'armée entière, forte de 195,000 hommes, se mit à appuyer à droite et à démasquer l'attaque. Soult et Ney franchirent le Mein au-dessus de Bayreuth pour se porter à Hof. Napoléon, avec la garde, la réserve de cavalerie, Davout et Bernadotte, défila par Kronach sur Saalburg. Enfin Lannes marcha de Coburg sur Saalfeld suivi de loin par Augereau. Ces trois colonnes convergèrent vers Gera. On envahissait donc la Saxe, on débordait l'aile gauche de l'ennemi, on prenait sur lui l'initiative, et, en le coupant de Berlin, on le forçait de commettre à une seule journée le sort de la campagne.

A l'approche de cette masse épaisse, les détachemens qui gardaient Hof et Saalburg se replièrent à Schleitz sur le corps de Tautzien (5 à 6000). Le général prussien, après avoir pris diverses positions, reconnut l'impossibilité d'assurer ses flancs et de soutenir le choc. Il laissa dans Schleitz une forte arrière-garde pour couvrir sa retraite et prit la route d'Ulm. A peine était-il hors de la ville, que Maison, y pénétrant vivement à la tête d'une brigade légère du 1^{er} corps, se rendit maître du pont; Tautzien fut obligé de faire volte-face et le combat devint général; mais Murat, accourant avec deux régimens de cavalerie, chargea à dos les ennemis qui s'enfuirent en désordre à Auma affaiblis de 7 à 800 hommes.

Le jour suivant Lannes eut aux bords de la Saale un engagement plus sérieux. 7 à 8000 hommes du corps de Hohenlohe défendaient Saalfeld commandés par le prince Louis de Prusse, jeune homme impétueux, aimé de l'armée, dont il brûlait de relever l'honneur et le premier promoteur de la guerre. Son idée favorite avait été de prendre vigoureusement l'offensive; frémissant à l'idée d'abandonner le poste qui lui était confié, il s'obstina, malgré l'évidence, à nier la présence d'un corps de plus de 20,000 hommes et il ordonna de prendre les armes.

Saalfeld est sur la rive gauche de la Saale, petite rivière profondé-

Meimning

ment encaissée. Le prince n'ignorait pas que Napoléon débordait de tous côtés sur la rive droite et qu'il ne lui restait de retraite que par Schwarza bâti près du confluent d'un ruisseau de ce nom, déversé par les hauteurs, où il voyait se déployer les troupes qu'il osait affronter. On a peine à comprendre sa résolution de soutenir le combat, au fond d'un ravin, et adossé à deux cours d'eau; l'issue n'en pouvait être douteuse. Lannes n'attendit pas toutes ses divisions. Il prit Suchet avec trois brigades, lui commanda d'en pousser une droit sur Saalfeld et de jeter les deux autres entre cette ville et la Schwarza. Après une résistance aussi vive que pouvait le permettre l'aspérité du terrain, la ligne ennemie fut débordée et rompue par son centre. La plus affreuse confusion se mit dans les rangs; le prince, en faisant des efforts désespérés pour rallier les fuyards, fut atteint par le maréchal-de-logis Guindet qui le somma de rendre son épée; il répondit en se mettant en défense et il reçut une blessure mortelle. 3000 morts et prisonniers, tout le matériel restèrent sur le champ de bataille, le reste s'échappa en passant la Saale et en gagnant le corps de Tauetznien à travers pays.

Cette déroute complète fut le prélude de l'entière désorganisation de l'armée prussienne. Le 11 l'avant-garde de Murat prit position à Gera, le lendemain et le surlendemain, pendant que Lannes, suivi d'Augereau à une journée de marche, se portait sur Iéna par la rive gauche de la Saale, les colonnes du centre et de la droite se concentrèrent à Gera et l'empereur y porta son quartier général.

On était parvenu victorieux au centre des communications de l'ennemi, on enleva ses convois, ses courriers; l'on apprit que le prince à Wurtemberg transportait la réserve de Magdebourg à Halle, que les magasins étaient à Naumburg et le quartier général à Weymar. Ces indications suffirent à Napoléon; conjecturant que Brunswick allait manœuvrer pour sauver ses magasins et rallier ses réserves, il résolut de prévenir sa jonction avec le prince de Wurtemberg et de le prendre en flagrant délit, au moyen d'une marche de flanc. La grande-armée fit un quart de conversion à gauche et s'ébranla pour enlever Naumburg et saisir les défilés de la Saale. Davout, Bernadotte et Murat coururent à Naumburg; Napoléon, Soult, Ney et la garde se tinrent prêts à marcher sur Iéna.

Les coalisés, en effet, après avoir poussé jusqu'au Mein, s'étaient hâtés, au bruit de l'invasion de la Saxe, d'évacuer la Thuringe et de rebrousser chemin jusqu'à Weymar. Lorsqu'ils apprirent que l'armée française prolongeait son mouvement, ils crurent qu'elle allait droit à l'Elbe et ils se mirent à la côtoyer en se couvrant des escarpemens de la Saale, pour se concentrer au confluent de l'Unstrutt. Le roi et

Brunswick prirent avec 50,000 hommes la route de Weimar à Freiburg, et ils laissèrent en arrière-garde Hohenlohe avec 50 à 60,000 hommes pour tenir tête aux troupes françaises, qui paraîtraient sur les derrières ou sur le flanc de leur colonne.

Napoléon déjoua cruellement ces mesures. Il arriva le premier sur la Saale; un de ses lieutenans arrêta, refoula la tête de colonne et lui-même fit disparaître les corps qui la flanquaient.

Les trois corps de la droite atteignirent Naumburg dans la journée du 13. Le même jour, comme l'empereur allait sortir de Gera, il apprit que depuis la veille au soir Lannes poussait Tauentzien sur la rive gauche de la Saale, qu'il venait de le déposter d'Iéna et d'enlever un plateau à droite de la ville, d'où l'on domine, à perte de vue, le pays, et d'où l'on découvrait d'épaisses colonnes ennemies. Il y courut au galop entraînant la garde, la première division de Soult et appelant sur ses pas le reste du 4^e corps, Ney et une partie de la réserve de cavalerie.

Arrivé sur la hauteur, il reconnut les lignes prussiennes qui s'étendaient entre la Saale et l'Ilm, de Weimar à Dornburg. Il entrevit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer de ce vaste champ de bataille coupé de ravins, de hauteurs, couvert d'une multitude de villages.

De Naumburg à Iéna la Saale n'est point guéable. La rive gauche est tellement escarpée, que les généraux ennemis la côtoyaient aussi confians, que s'ils eussent suivi le chemin de ronde d'un rempart. Ils n'attachaient même qu'une médiocre importance aux quatre défilés qui en donnent l'accès et qui sont creusés au fond de ravins, dont les flancs à pic étaient réputés inabordables pour l'artillerie. Hohenlohe laissa donc, sans s'émouvoir, Lannes prendre possession d'Iéna et du plateau de Landsgrafenberg. Il se contenta d'en masquer les issues, en faisant occuper les villages de Closewitz et de Cospoda. Brunswick allait saisir le passage de Koesen, lui-même tenait encore ceux Dornburg et Camburg; enfin il croyait avoir fermé la brèche faite par Lannes, et rien ne lui paraissait devoir troubler sa retraite, qu'il se promettait de continuer le lendemain.

Mais Napoléon avait autrement jugé du terrain. Le mamelon de Landsgrafenberg, si imprudemment négligé par son adversaire, lui avait paru tout-à-fait propre à servir de base à l'attaque. Entouré de trois côtés par la Saale, le Rauh-Thal, le Muhl-Thal, il est presque entièrement fermé, du côté de la plaine, par les bois de Closewitz et de Cospoda. Deux redoutes s'élevèrent dans l'ouverture. Lannes et la garde se mirent en bataille sur les pentes de la montagne, et les troupes du génie aplanirent, avec leur habileté si connue, des rampes par où l'artillerie fut aisément transportée. Appuyé sur cette sorte de forteresse, devenue en un clin-

d'œil inexpugnable, l'empereur ne douta point de surmonter la difficulté sur laquelle était fondée la sécurité de l'ennemi, celle de déboucher dans la plaine en ordre de bataille. Il fit bivouaquer Soult (14,000) dans le vallon de la Saale pour déborder par le Rauh-Thal, sur le bois de Closewitz. Augereau (20,000) et Ney (3000) étant arrivés dans la soirée, il plaça le premier, partie au fond de Muhl-Thal, partie sur la hauteur en face de Cospoda, et le second en arrière d'Iéna. Enfin il prescrivit à Murat d'accourir auprès de lui; à Davout, à Bernadotte, de passer la Saale et de se réunir à Appolda, pour tourner l'armée ennemie. Murat avait déjà commencé sa contremarche; Davout s'assura du pont de Koesen; Bernadotte, ayant refusé de s'engager dans le même défilé, se battit sur Dornburg.

Le lendemain, avant l'aube, la troupe se mit sous les armes. Napoléon passa devant les régimens et leur adressa ces paroles, qui furent accueillies avec enthousiasme :

« Soldats! l'armée prussienne est coupée comme celle de Mack l'était à Ulm, il y a aujourd'hui un an. Cette armée ne combat plus que pour se faire jour et pour regagner ses communications. Le corps, qui se laisserait percer, se déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre cavalerie; opposez-lui des carrés hérissés de baïonnettes. »

Quatorze ans auparavant, les Prussiens s'étaient déployés dans les plaines de la Champagne. Leur généralissime était ce même duc de Brunswick, dont l'insolent manifeste avait alors soulevé tant d'indignation; la plupart des officiers et un grand nombre de soldats dataient de cette époque; les passions de leur première campagne se réveillèrent, et le desir de remporter sur leurs vieux adversaires une victoire éclatante les anima d'une ardeur surnaturelle.

Les ennemis, de leur côté, ne manquaient point d'exaltation; ils n'avaient point vu sans un violent sentiment d'envie les grands succès de 1796, de 1800, de 1805. Le peuple de Frédéric n'était-il plus au premier rang des peuples guerriers? Les traditions de la guerre de sept ans étaient-elles effacées? Une nouvelle lutte avec les vainqueurs de Marengo pouvait seule, à leurs yeux, trancher ces questions, où l'honneur national était engagé. Elles ne tardèrent pas à être décidées. Déjà les généraux s'étaient laissé surpasser en activité, en prévoyance. Les troupes de toutes armes ne justifèrent pas mieux leurs prétentions de supériorité.

Il y avait analogie entre les positions actuelles et celles de Valmy. Maintenant, comme alors, les assaillans coupaient les communications de leurs adversaires. Comme à Valmy, un brouillard épais enveloppait es deux camps.

A six heures, Napoléon donna l'ordre à Lannes de se porter en avant et de déblayer l'entrée du champ de bataille, en chassant de Closewitz, de Cospoda, les avant-postes de Hohenlohe.

La défense de ces deux villages et du bois de Closewitz se liait avec celle de Dornburg. Elle était confiée aux généraux Tauentzien et Holzendorf (12,000), aile gauche. Les Saxons (22,000), aile droite, barraient la route de Weimar, en position sur les hauteurs, d'où descend le Muhl-Thal. Le centre (27,000) n'était pas en ligne; il était resté campé à moitié chemin de Weimar à Iéna; enfin Ruchel était à Weimar avec 10 à 11,000 hommes.

Aussi long-temps que dura l'obscurité, l'on se fusilla au hasard; mais à dix heures, le ciel s'étant brusquement éclairci, l'on se mit à manœuvrer. Lannes aborda vivement Closewitz et s'en rendit maître : dans le même instant, la droite d'Augereau dépassa Cospoda; et Soult, tournant le bois de Closewitz, se jeta d'abord entre Tauentzien et Holzendorf; après quoi il poursuivit ce dernier dans la direction de Dornburg.

La première ligne ennemie était rompue, mais les nombreux villages dont la plaine est couverte, lui permirent de se reformer aussitôt. Cependant, l'espace s'élargissait; Ney, survenant avec sa tête de colonne (3 à 4000), donna une nouvelle vigueur à l'attaque. De son côté, Hohenlohe fut enfin convaincu qu'on livrait la bataille; mais il n'en saisit point les dispositions. S'obstinant à nier la possibilité de se déployer par le Landsgrafenberg, il crut que l'effort des Français, qui réellement portait sur la route d'Apolda, tendait à percer la route de Weimar. En conséquence il ordonna à sa droite de faire ferme dans des positions que l'on ne songeait pas à aborder, puis il courut avec le centre au-devant des troupes qui débouchaient dans la plaine et qui lui paraissaient destinées à tourner les Saxons.

Comme il arrivait sur le champ de bataille, Ney avec quatre bataillons, à la suite d'une vive mêlée, venait de se loger dans le village de *Vierzehnheiligen*, principal appui de la ligne, où la gauche s'était ralliée. Il voulut le reprendre, et disposa deux fortes colonnes d'attaque. Lannes accourut avec six régimens et sa cavalerie. Bientôt le choc fut terrible; deux fois les Prussiens s'élançèrent sur le village dont les maisons étaient embrasées, deux fois ils furent repoussés; enfin le feu de Ney et d'Augereau débordant cette position si disputée, Hohenlohe lâcha prise et se mit en défense dans une troisième ligne, à mille toises de la précédente. Là le combat se soutint avec une extrême vivacité jusqu'à deux heures. A ce moment Soult, qui, après avoir mis Holzendorf hors de combat, s'était rabattu sur Hohenlohe, prit brusquement à revers son extrême gauche et produisit un effet décisif. Les Prussiens plièrent en désordre; leur général, au lieu

de chercher à les reformer encore une fois parallèlement à eux-mêmes, entreprit, dans cet instant critique, un mouvement périlleux. Il commanda un changement de front en arrière sur l'aile droite qui était restée immobile; mais ses brigades assaillies au milieu de leur manœuvre lâchèrent pied et se débandèrent. En un clin-d'œil le centre et la gauche disparurent; quelques bataillons tinrent bon; ils furent sabrés; l'artillerie resta sur le champ de bataille; la cavalerie s'enfuit à toute bride. La bataille était perdue sans ressources; mais deux épisodes de cette grande scène rendirent complète la victoire de l'armée française.

Ruchel débouchait au moment même où Hohenlohe était dispersé, et l'aile droite n'avait point quitté sa belle position, qui se trouvait alors en l'air. Ces deux corps furent simultanément enveloppés, rompus et pris en majeure partie. A quatre heures du soir, de toute l'armée prussienne il ne restait pas une brigade qui eût conservé ses rangs.

Pendant que Hohenlohe était si rudement démonté, Brunswick essayait une défaite non moins décidée. L'armée du roi marchait sur Freiburg, la gauche en avant. Elle se composait de trois divisions Schmettau (8000) gauche, Wartensleben (8000) centre, prince d'Orange (8000) droite; de deux divisions de réserve (20,000) sous le feld-maréchal Kalkreuth et du corps de Blücher (2000 infanterie, 4000 cavalerie). L'avant-garde, qui s'était portée jusqu'au Mein, était encore au-dessous d'Erfurt.

A six heures du matin, Blücher, avec sa cavalerie, et Schmettau partirent du bivouac d'Auerstaedt pour reprendre Koesen, que l'on savait occupé, et couvrir la marche de l'armée qui voulait, le même jour, passer l'Unstrut. Dans le même temps Davout, réduit par les contre-marches de Murat et de Bernadotte sur Iéna et Dornburg à ses trois divisions, Gudin, Friant et Morand, et à trois régimens de cavalerie (24 à 25,000), déboucha pour se rendre à Apolda, selon l'ordre qu'il avait reçu. Son avant-garde avait déjà franchi le long défilé qui conduit péniblement au sommet de la hauteur, lorsque, en avant de Hassenhausen, elle reconnut l'ennemi. A la suite d'une escarmouche où la première brigade française se déploya vigoureusement, Schmettau se mit en bataille et Blücher fila à droite du village pour rompre par le flanc droit la colonne qui continuait à gravir l'escarpement.

Le feu s'ouvrit sur tous les points; Schmettau échoua devant Hassenhausen, et Blücher, ayant chargé l'infanterie, fut accueilli par de formidables carrés, qui, à plusieurs reprises, le culbutèrent d'abord, puis, soutenus par quelques escadrons, le forcèrent de s'éloigner.

Au bruit du canon, toute l'armée prussienne pressa le pas. Elle avait sur les Français l'avantage de pouvoir se déployer : déjà les trois divi-

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...

de l'histoire à les reconnaître encore une fois possible... dans les circonstances, on ne peut que se rendre compte... un changement de front en 1793, on l'a vu... les principes, mais ces principes ne sont pas... les principes qui se sont établis... les principes qui se sont établis...



DAVOU (Louis-Nicolas),

Duc d'Auerstaedt. — Prince d'Eckmühl. — Maréchal de France. — Né, en 1770, à Annoux en Bourgogne. — Mort le 4 juin 1823.

Bataille d'Auerstaedt.

sions du corps de bataille étaient en ligne, Schmettau au centre, et Davout n'avait encore fait défiler que Gudin et Friant. Le premier s'établit solidement dans Hassenhausen en s'étendant par sa gauche hors du village; l'autre forma ses rangs sur le terrain abandonné par Blücher et poussa au prince d'Orange contre lequel il eut constamment l'initiative. Brunswick disposa de Schmettau et Wartensleben pour assaillir de front Gudin et le tourner par sa gauche. Mais ce brave général tint ferme contre des forces plus que doubles. Profitant avec un admirable sang-froid des moindres plis du sol, il leur fit éprouver d'énormes pertes et les arrêta. Le généralissime, déconcerté par son opiniâtreté, résolut de porter sur le village tout l'effort de ses deux lieutenans. La cavalerie au fond de la vallée, les réserves sur la hauteur correspondante, se mirent sous les armes pour soutenir cet assaut qui semblait décisif. Il échoua; la glorieuse division Gudin tint en échec le gros de l'armée ennemie. Elle accabla les têtes de colonne d'un feu terrible. Brunswick, Schmettau furent atteints mortellement, Wartensleben blessé, démonté, resta confondu dans la mêlée. Tout plia, tout s'entassa au pied de cet inexpugnable côteau. Le roi prit à ce moment la direction de la bataille: il ordonna à la cavalerie de se ruer à la gauche du village et de tomber sur les derrières de la division qu'une si longue lutte devait avoir amoindrie. Mais Morand survint pour recevoir la charge. Le maréchal Davout forma lui-même les carrés qui soutinrent le choc et repoussèrent au loin l'ennemi.

Cependant Friant n'avait point cessé de gagner sur le prince d'Orange; on n'avait point de diversion à prendre de ce côté. Davout, avant de donner aux Prussiens le temps de se remettre de leur désordre, prit à son tour l'attaque. Ses trois divisions franchirent au pas de charge la vallée, et abordèrent les collines opposées. La réserve les défendait; elle était encore intacte quoique ébranlée par la défaite des autres divisions. Le roi ne crut point devoir l'engager à fond et il ordonna la retraite. Il croyait rallier Hohenlohe à Weimar, mais à l'entrée de la nuit, en arrivant vis-à-vis Apolda, on aperçut le bivouac de Bernadotte. On sut alors que Napoléon occupait Weimar et que la seconde armée n'existait plus. L'épouvante gagna tous les rangs. Les uns coururent à Erfurt, d'autres se mirent à errer sans but et enfin à se débander. Les routes se couvrirent de fuyards, d'équipages, de charrois abandonnés. Au milieu de ce désordre, Hohenlohe, avec 60 cavaliers, rejoignit le roi qui, après lui avoir donné le commandement de ce qu'il pourrait rallier, se retira à Magdeburg.

Jamais plus grand désastre n'avait accablé les armées de la coalition. Cette journée mémorable coûta aux Prussiens presque toute leur artillerie,

leurs bagages et plus de 50,000 morts, blessés ou prisonniers. Les généraux Brunswick, Moellendorf, Schmettau et Ruchel périrent. Le plus grand nombre des fuyards ne reparut plus sous le drapeau. La victoire fut chèrement achetée à Auerstaedt; Davout perdit près de 8000 hommes; mais à Iéna, à peine eut-on 3000 hommes hors de combat.

Cette victoire eut pour suite la conquête rapide des provinces en deçà de l'Oder. Le lendemain de la bataille, Napoléon mit en liberté les prisonniers saxons et donna à Davout l'ordre d'occuper Leipzig : il obtint ainsi la neutralité de l'électeur et bientôt son alliance en échange du titre de roi.

Le reste de la grande-armée fit irruption dans l'espace où étaient éparses les troupes vaincues. Bernadotte s'établit à Querfurt pour empêcher les débris de l'armée du roi de se jeter dans les rangs de la réserve. Soult poussa vivement sur Greusen et Weissensée. Enfin l'empereur, suivi des autres maréchaux, marcha sur Erfurt qui fut aussitôt investi.

Kalkreuth avait réussi à reformer, sous cette place, ses deux divisions, et Blücher sa cavalerie : tous deux, s'étant mis en mouvement pour gagner Magdeburg, se heurtèrent contre le 4^e corps et la division Klein de la cavalerie de réserve qui leur barraient la route : le premier à Weissensée, l'autre à Greussen. Blücher s'ouvrit le passage en jurant qu'un armistice était convenu. Kalkreuth voulut essayer de la même ruse, mais Soult ne l'en crut pas sur parole. Obligé de combattre, il ne s'échappa qu'en laissant ses bagages et la plus grande partie de son monde.

Le même jour, Ney et Murat forcèrent Erfurt à capituler, on y trouva d'immenses ressources et l'on y prit, outre 6000 hommes de garnison, 8000 fuyards d'Iéna.

Le lendemain, Bernadotte aborda devant Halle le prince de Wurtemberg (13,000), le battit et le rejeta par Dessau au-delà de l'Elbe. Le surlendemain, Davout saisit le pont de Wittenberg et la grande-armée fit face en arrière pour passer l'Elbe, sur leurs pas. Ney seul resta sur la rive gauche pour commencer l'investissement de Magdeburg.

On ne trouva point d'obstacle sur l'Elbe, et l'on parvint à Berlin sans rencontrer l'ennemi : le roi presque seul avait traversé sa capitale pour se rendre dans la Prusse orientale suivi des débris du corps battu à Halle.

Rien ne résistait. Lannes fit capituler Spandau; Soult descendit la rive droite de l'Elbe et compléta l'investissement de Magdeburg qui ne tarda pas à se rendre. Jérôme Napoléon, à la tête des auxiliaires allemands, envahit la Silésie et s'appréta à faire le siège de Glogau, de Breslau et des autres forteresses de cette province.

Les débris de l'armée prussienne cherchèrent vainement un point

d'appui pour se réorganiser. Toujours débordés par leur droite, ils avaient fui de Magdeburg à Rathenau, puis à Neu-Rupin d'où ils gagnaient Prentzlow; ils y furent prévenus. Lannes et Murat remontèrent à marches forcées le Havel et l'Ucker par la rive droite, s'emparèrent du pont de Prentzlow peu de momens avant l'arrivée des premières colonnes de Hohenlohe. Avec des troupes découragées, ce général ne pouvait tenter le passage; il capitula. Les corps hors des rayons de capitulation, passèrent sous les ordres de Blücher qui se retira sur le Bas-Elbe. Sult et Bernadotte le poursuivirent l'épée dans les reins, l'atteignirent à Lubeck et le forcèrent aussi à mettre bas les armes.

En 27 jours, la grande armée prussienne s'était évanouie. Quelques faibles détachemens avaient trouvé un refuge dans Hameln et Nienburg, mais ces places furent prises par l'armée de Hollande qui débouchait en Allemagne par Munster.

Dans le même temps, Mortier, à la tête du 8^e corps (15000) prit possession de la Hesse électorale, du Hanovre, de Hambourg, de Brême. Stettin, à la vue de quelques escadrons, Custrin, où 3 à 4000 hommes tenaient garnison, à la sommation d'un seul régiment d'infanterie, ouvrirent leurs portes. Enfin Bernadotte envahit la Poméranie suédoise.

Napoléon n'avait plus que Dantzig à prendre pour fermer aux Anglais toutes les entrées commerciales de l'Allemagne. Attiré par l'appât de cette conquête, il repoussa par des conditions inacceptables les ouvertures du roi de Prusse et donna l'ordre à Davout de se porter à Posen.

Ce fut à ce moment, où sa puissance atteignait le faite, que l'unité, sur laquelle elle était fondée, contracta les premiers germes de dissolution.

Le sénat fit parvenir à Berlin une adresse de félicitations, dans laquelle il insinuait, que la France désirait la paix, et que l'empereur satisferait un vœu national en ne passant point l'Oder. Ce symptôme d'opposition l'offensa profondément et ne lui fit point abandonner ses projets.

Les victoires d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna lui avaient livré l'Allemagne. Il avait mesuré les forces de la Russie et il était sûr désormais de dicter la loi au continent. Mais pendant ces campagnes si brillantes, si décisives, les Anglais, ayant achevé la destruction de la marine française, s'étaient arrogé le droit de déclarer bloqués tous les ports de l'empire que le blocus fut effectif ou non. Cette mise hors la loi demandait des représailles. On brûlait d'atteindre des ennemis qui faisaient de leurs forces un abus aussi exorbitant. Mais on ne pouvait y parvenir qu'en ruinant leur commerce, qu'en forçant le parlement à céder au cri de tout un peuple, et à changer de système politique.

Napoléon rendit les célèbres décrets de Berlin, aux termes desquels il mit en état de blocus les Îles Britanniques et défendit à l'Europe d'entretenir avec elles des relations commerciales.

Telle était la fatalité de sa mission. Il fallait périr ou faire tomber les successeurs de Pitt. Cette terrible nécessité l'entraîna à se séparer du sénat et de l'opinion publique, à occuper militairement tout le littoral de la Baltique et de la mer du Nord, enfin à rompre violemment des habitudes, des intérêts, dont les passions peuvent faire le sacrifice, mais dont l'interruption forcée semble toujours tyrannique.

Le système continental, énergique protestation en faveur des grands principes de la liberté commerciale, souffrait trop d'entraves dans ses applications journalières pour exciter l'enthousiasme, d'où naissent les actes d'abnégation personnelle. Il devait entretenir en Allemagne et même en France une irritation toujours croissante dont on ne pouvait conjurer l'effet qu'à condition d'arracher à la fortune de rapides et constantes faveurs.

II.

OPÉRATIONS EN POLOGNE.

Ouverture de la campagne de Pologne.—Passage de la Vistule (29 novembre).—De l'Wkra (24 décembre).—Bataille de Pulstuck (26).—Combats de Mohrungen (25 janvier 1807).—De Passenheim (1^{er} février).—De Bergfried (3).—De Hoff (6).—D'Eylau (7).—Bataille d'Eylau (8).—D'Ostrolenka (16).—Siège de Dantzig (du 23 février au 24 mai).—Combats de la Passarge (4-5-6 juin).—Bataille de Heilsberg (10).—De Friedland (14).—Traité de Tilsitt.

La lutte prenait des proportions gigantesques ; pour assiéger Dantzig, il fallait tenir tête à la Russie, inquiéter l'Angleterre, organiser l'Allemagne et intimider l'Autriche. Le monde entier s'émut : la Perse prit

une attitude hostile; la Turquie courut aux armes et, pour parer l'effet de ces diversions, le cabinet britannique couvrit la Méditerranée de ses vaisseaux, attaqua Constantinople et tenta (mais vainement) de s'emparer de l'Égypte.

Cependant la Prusse occidentale, divisée en quatre départemens, fut confiée à une administration ferme et habile. Pour garantie de la neutralité du conseil aulique, on forma des camps sur l'Inn et sur le Pô. On fit avec la Saxe une alliance offensive et défensive, on poussa le siège des forteresses de la Silésie; enfin, on groupa à la droite de l'armée, près de la frontière autrichienne, Murat (20,000), Davout (22,000) et Lannes (19,000) qui s'établirent à Leznica et Sompolno. Le quartier général et la garde se portèrent à Posen.

Les coalisés avaient sur la Vistule, 1° entre Graudentz et Thorn, 15,000 Prussiens commandés par Lestocq; 2° à Varsovie, avec une avant-garde aux bords de la Bzara, la première armée russe, sous Benning-sen (55,000). Ils avaient en outre à Dantzig, en Silésie, à Graudentz, Colberg, Dirschau et Stralsund 50,000 hommes de garnison.

Une seconde armée russe sous Buxhoeveden 36,000 s'avancait sur la Narew pour se réunir à la première sous le commandement du feld-maréchal Kaminskoy; enfin une réserve de 40,000 hommes était en formation sur le Niémen.

La première ligne couvrait à-la-fois les routes de Kœnigsberg, centre des opérations de la Prusse et de Grodno, point de départ, sur le théâtre de la guerre, des corps tirés du fond de la Russie.

Les six premiers corps de la grande-armée, la garde, la réserve de cavalerie de Murat, une seconde réserve de cavalerie récemment formée sous les ordres de Bessières, ayant achevé de passer l'Oder, marchèrent contre la Prusse royale: le 9° corps (Jérôme sous Vandamme) resta en Silésie. Le 8° (Mortier) releva Bernadotte en Poméranie, faisant place dans les villes anséatiques à l'armée hollandaise. Un 10° corps, composé de Saxons, de Badois, de Polonais, de Français et destiné à faire le siège de Dantzig sous le commandement du maréchal Lefebvre, traversa le Brandebourg. Les provinces occupées livraient leurs ressources, la Saxe donna son armée et le territoire de l'ancienne Pologne fournit à Dombrowki le noyau de cette armée polonaise qui devait rivaliser avec les corps d'élite en bravoure et en fidélité à la cause française.

Toutes ces forces présentaient un effectif de 200,000 hommes, dont 110,000 sous les ordres immédiats de l'empereur entrèrent en campagne. La redoutable colonne de droite s'ébranla la première. Murat poussa sur Lówicz une reconnaissance dont l'effet fut de faire reculer les Russes jusqu'à Varsovie. On les suivit; ils abandonnèrent la ville, replièrent le

pont de bateaux sur la rive droite et laissèrent une arrière-garde dans le faubourg de Praga.

Le 28 novembre, l'avant-garde française fit son entrée dans la capitale de l'ancienne Pologne. Ce moment effaça le souvenir d'une longue agonie de misère : tout un peuple opprimé vit subitement renaître les espérances de la patrie. Son enthousiasme passa toute expression. A ses acclamations, les soldats, transportés d'une ardeur nouvelle, coururent à la Vistule qui charriait déjà d'énormes glaçons, ils bravent à-la-fois tous les dangers, ils se jettent à la nage et vont sous le feu de l'ennemi détacher les bateaux de la rive opposée. Bientôt la cavalerie s'embarque; Praga est emporté; les Russes épouvantés fuient au-delà du Bug.

Les corps français s'établirent entre les deux rivières. D'un autre côté, Ney força le passage à Thorn; Bernadotte partit de Dirschau et occupa sur l'autre rive Elbing et Marienwerder, de manière à couper Dantzic de ses communications avec Königsberg et l'armée. Enfin Augereau, Soult, Bessières débouchèrent par Zakroczym, Wyzogrod et Thorn.

Lestocq et Benningsen étaient en pleine retraite; mais à Ostrolenka, ce dernier, informé de l'approche de Buxhœveden, suspendit le mouvement rétrograde, et résolut de revenir sur ses pas, de reprendre l'attaque avec plus de 100,000 hommes pendant que ses adversaires étaient encore séparés par le cours du Bug. L'armée combinée, ramenée sur l'Wkra et ses nombreux affluens, fit halte et se retrancha dans le but de se préparer une base pour reconquérir l'espace entre le Bug et la Vistule. Mais Napoléon la prévint en l'attaquant dans ses lignes.

Il prit pour but de ses manœuvres Pultusk, quartier général de Benningsen, nœud des routes de Königsberg et de Grodno. La possession de cette ville devait forcer les Russes et les Prussiens ou à séparer ou à découvrir un de leurs centres d'opérations.

L'armée entière s'ébranla : Bernadotte se lia par sa droite à Ney qui prit position à Rypin; Bessières, Soult, Augereau formèrent leurs colonnes à Sierps, Wyzogrod et Zakroczym. Tous ces corps eurent ordre de marcher de front sur l'Wkra, tandis que Davout, Lannes et Murat se disposèrent à pénétrer entre cette rivière et la Narew.

Davout força d'abord le passage de Bug un peu au-dessous du confluent de l'Wkra, puis, au moyen d'un à droite, il se transporta au-delà de ce dernier cours d'eau, et se mit à remonter la rive gauche en refoulant la gauche des Russes. Lorsqu'il eut fait une large ouverture, Murat le suivit en seconde ligne, et Lannes, passant derrière eux, appuya à droite, emporta vivement Nasielsk et pointa sur Pultusk. De leur côté, les trois corps de la gauche poussèrent Lestocq; Bessières, en débouchant brusquement à Biezun, le rejeta sur la chaussée de Thorn à

Grodno, et Soult, en se portant à grands pas à Ciechanow, acheva de le séparer des Russes. Ceux-ci, se voyant débordés à gauche par Lannes, à droite par Soult, évacuèrent en toute hâte leurs retranchemens. Les divisions se mêlèrent, on sacrifia des bagages, de l'artillerie, et, gagnant ainsi de vitesse, on prévint les généraux français sur la Narew.

Benningesen avait déjà rangé 40,000 hommes en avant de Pultusk, lorsque Lannes s'y présenta; mais le prince de Gallitzin (du corps de Buxhoeveden), dont la droite était pressée par Augereau, fut obligé de faire volte-face à Golymin avec 25,000 hommes, pour soutenir le choc de Davout et de Murat. Une double bataille s'engagea dans ces positions, où les deux généraux russes étaient gravement compromis. Soult, continuant à déborder Gallitzin, venait, au sortir de Ciechanow, de se jeter dans des chemins de traverse pour percer jusqu'à Makow et pénétrer le premier sur la Narew. Mais il dégelait, le sol naturellement fangeux était tellement détrempé, que le 4^e corps, n'ayant pu vaincre les difficultés du terrain, arriva trop tard. Les ennemis n'eurent contre eux que les chances ordinaires des armes.

Lannes, soutenu à gauche par une division de Davout, était encore de moitié moindre que son adversaire; mais on ne comptait plus et il n'hésita pas à ordonner l'attaque. Le combat se soutint jusqu'à la nuit sans avantage décidé. Cependant, les Russes perdirent plus de 5000 hommes, et les Français n'eurent que 6 à 700 morts et 1500 blessés. Benningesen ne crut point devoir hasarder une seconde bataille, il profita de l'obscurité pour passer la Narew, abandonnant 12 pièces de canon et quantité de bagages.

A Golymin, on était d'abord à nombre égal. Les Russes étaient postés dans le village et dans les bois qui l'environnent. L'infanterie de Davout les chassa pied à pied et finit par les entasser dans le village. A ce moment, Augereau approchait, et, si l'on eût pu saisir la route de Pulstuck, ils eussent été enveloppés. Davout l'essaya, il détacha sur sa droite une brigade de dragons pour leur couper la retraite; mais les chevaux s'embarrassèrent dans un terrain marécageux, une nuée de tirailleurs les arrêta, la manœuvre manqua et l'ennemi se hâta de se retirer par la seule ouverture qui lui restât. Il prévint Soult à Makow, d'où il gagna Ostrolenka.

Le même jour, Ney rejeta définitivement Lestocq sur la route de Königsberg. Ce général avait fait un dernier effort pour renouer par Soldar la communication avec les Russes; le 6^e corps déjoua ce dessein, repoussa toutes ses attaques, lui prit des drapeaux, du canon, et le poursuivit jusqu'à Djanow.

L'armée coalisée, affaiblie de plus de 10,000 hommes, était désormais séparée en trois corps, et la grande-armée avait réussi à se concentrer

au nœud des routes par lesquelles ils pouvaient déboucher. L'état de la saison empêcha de les poursuivre. Lannes se contenta de prendre position à Ostrolenka et de faire nettoyer par sa cavalerie la vallée de la Narew. Les autres corps se répandirent dans leurs quartiers d'hiver, en couvrant leur front par la Passarge et l'Omulew. Sous leur protection, l'investissement de Dantzig commença par la rive gauche de la Vistule.

A la fin de janvier, Bernadotte avait son quartier général à Elbing; Ney était à Gilgenburg et Niedenburg, communiquant avec le premier corps par Osterode et Mohrunge, et éclairant la Passarge et la Haute-Alle; Lefebvre était à Thorn; Soult couvrait l'Omulew; Davout, Lannes et Augereau étaient échelonnés de Pulstuck à la rive gauche de la Vistule. Le grand quartier général, la garde et la cavalerie étaient rentrés à Varsovie. On croyait passer dans ces positions tout l'hiver, lorsque Benningsen, ayant réorganisé l'armée coalisée dont il avait reçu le commandement en chef, entra inopinément en campagne à la tête de 100,000 hommes.

Après la bataille de Pultusk, les Russes, au lieu de prolonger leur retraite par la route de Grodno, s'étaient jetés à droite dans la Prusse orientale, et l'armée entière s'avancait par les deux rives de l'Alle, espérant pénétrer entre Bernadotte et Ney, resserrer le premier entre la mer et la Basse-Vistule, s'établir sur le bord de ce fleuve, dégager Dantzig, et reporter la guerre dans le Brandeburg. Masqué par d'immenses forêts, Benningsen avait pu dérober ses mouvemens aux avant-gardes françaises qui, toutefois, avaient conçu de vagues soupçons. Sur leurs rapports, Napoléon se tenait prêt à lever les quartiers d'hiver et à parer à tout événement.

Le 24 janvier, l'avant-garde russe parut sur la Passarge, près de Liebstadt, et força le passage de la rivière. Aussitôt l'alarme se répandit sur toute la ligne. Bernadotte, après avoir soutenu à Mohrunge contre 17,000 hommes un combat, où il eut besoin de toutes ses ressources pour se rendre maître du champ de bataille, concentra le 1^{er} corps à Osterode. Ney prit position à Hohenstein; la communication fut établie entre eux et les deux maréchaux se mirent en mesure de combiner leurs manœuvres, soit pour marcher en avant, soit pour rétrograder. C'est à ce dernier parti que s'arrêta l'empereur. Lorsqu'il eut la certitude que toute l'armée coalisée débouchait, il voulut tourner contre elle son audacieuse tentative, se porter sur ses derrières, l'acculer à la Vistule. Il prescrivit en conséquence à Bernadotte de refuser sa gauche, de se retirer même, s'il le fallait, jusqu'à Thorn, pour laisser Benningsen suivre sa pointe et se compromettre d'autant plus fortement.

Celui-ci, pivotant sur sa gauche qui s'appuyait à Allenstein, fit irrup-

tion dans les cantonnemens que le premier corps venait d'abandonner. Sa droite, poussant jusqu'à la Vistule, débloqua Graudentz. Bernadotte, en prenant position chaque jour, gagna Lobau, Neumarkt et Strasburg.

Cependant, Napoléon préparait un de ces coups décisifs qui l'ont élevé à une si grande renommée. Soult, Ney, Davout, Murat, Bessières et la garde s'échelonnèrent parallèlement à la grande route de Varsovie à Königsberg, flanqués par le 6^e corps, qui prit position à Ostrolenka, pour faire face aux troupes qu'on savait rassemblées à Byalystock, sous les ordres d'Essen. Cette masse formidable prit immédiatement l'offensive en poussant sur Ortelsburg et Hohenstein, dans le but de rompre l'aile gauche de Benningsen et de couper sa ligne de retraite.

Bernadotte devait, au moyen d'une marche forcée, tourner l'avant-garde russe pour venir prendre la gauche de Ney ; mais l'officier, chargé des instructions qui lui étaient destinées, tomba entre les mains de l'ennemi. Benningsen fut instruit du plan de Napoléon. Il put mesurer à-la-fois le péril qui le menaçait et le parti qu'il devait tirer de l'heureuse information qui lui survenait. Il rappela sa droite (Lestocq) quitta rapidement la route de Thorn et porta son centre au secours de sa gauche, tandis que les Prussiens remontèrent jusqu'à Osterode. Il espérait prévenir l'armée française sur la rive gauche de l'Alle, s'assurer de la route de Heilsberg et tenter le sort des armes. Mais, lorsqu'il eut franchi la Passarge, il trouva sa gauche chassée de Passenheim, d'Allenstein, et il se mit en bataille sur les hauteurs de Suktdorf, la droite à la Passarge, la gauche à Bergfried sur l'Alle.

La fortune l'avait sauvé d'une destruction inévitable ; mais pour échapper entièrement, il lui restait à faire un mouvement difficile : c'était, puisque la route de Heilsberg était déjà fermée, de défiler par le flanc gauche sur Preussisch-Eylau, devant le front de la grande-armée. Il ne s'en tira qu'en jetant sur les pas de ses adversaires de fortes arrière-gardes qui se firent hacher.

Napoléon, le voyant disposé à tenir à Suktdorf, rangea, dans l'intervalle entre les deux rivières, la cavalerie, la garde, les 3^e et 7^e corps, et chargea Soult, soutenu par Davout, d'enlever le pont de Bergfried pour déborder sa gauche. Cet ordre fut vigoureusement exécuté. Soult entra dans Bergfried à la suite d'un brillant combat qui coûta aux ennemis près de 2000 hommes. Au bruit de son canon, le feu s'ouvrit sur toute la ligne ; mais il était tard, et l'action fut suspendue par la nuit, dont Benningsen profita pour se retirer à marches forcées jusqu'à Wolfersdorf. Là il fit halte, après avoir placé 9000 hommes à Deppen, pour rallier l'aile droite qui était encore de l'autre côté de la Passarge. Le lendemain, on culbuta ses arrière-gardes : Murat sabra, prit et dispersa la colonne de

Deppen. Le surlendemain, Ney atteignit entre Deppen et Liebstadt, l'avant-garde de Lestocq qui croyait encore la route libre. Cette troupe (3 à 4000) fut entourée et enlevée. Le général Prussien recula jusqu'à Spandau, et Ney manœuvra de manière à le rejeter hors du champ d'opération. Pendant ce temps, le centre de Benningsen battit en retraite par la route de Königsberg, et son aile gauche par le chemin de Heilsberg, qui côtoie la rive gauche de l'Alle. Davout poursuivit cette dernière colonne, les autres corps s'avancèrent par Landsberg, et Murat eut encore à combattre à Gros-Glanden et à Hoff, des arrière-gardes destinées à ralentir le mouvement.

Le déploiement des trois colonnes de la grande-armée les portait naturellement à se réunir à Eylau. Une fois concentrées, rien ne pouvait les arrêter en avant de Königsberg. Benningsen résolut de prévenir leur réunion et indiqua, comme ralliement à ses deux ailes, la ville d'Eylau, où il fit halte avec son centre dans le dessein de battre les corps français qui se heurteraient les premiers contre lui, et ensuite d'engager une affaire générale.

Le 7 février, Murat et Soult, marchant à la tête de la principale colonne, trouvèrent les approches d'Eylau fortement défendues; ils consacrèrent à les déblayer le reste du jour, et ils combattirent toute la nuit pour s'emparer de cette petite ville, dont la possession était importante pour l'une et l'autre armée. Ils l'enlevèrent rue par rue, et cette résistance acharnée suffit pour que Napoléon pénétrât le dessein du général russe. Il pressa la marche d'Augereau, des réserves, et le lendemain, quand les ennemis se déployèrent pour reprendre la position, on était en mesure de soutenir le choc jusqu'à la venue de Davout et de Ney. Bernadotte, à peine arrivé sur la Passarge, était hors de compte.

La neige et la glace ayant nivelé le terrain, c'était une bataille en plaine. Les seules positions étaient d'abord Eylau, bâti dans le sens de la route d'Heiligenbeil, présentant au front de l'ennemi la convexité d'un arc de cercle, puis les petits villages de Serpallen, Sansgarten, Kuschitten, Schmoditten, formant autour de la ville un demi-cercle de 1000 à 1200 toises de rayon.

Les coalisés, affaiblis par leur pénible retraite de près de 20,000 hommes, étaient, au nombre de 80,000, rangés sur trois lignes de Schmoditten à Serpallen. La grande-armée, privée par un malencontreux hasard, du corps de Bernadotte (20,000 hommes), ne comptait pas plus de 68,000 combattans.

Soult, s'étant rangé devant Eylau, appuyait à droite pour faire place à Augereau et pour se lier avec Davout, qui avait reçu l'ordre de se rabattre sur le champ de bataille, de manière à déborder l'aile gauche de

l'ennemi, lorsqu'une violente canonnade éclata contre lui. On y répondit avec vigueur, et à mesure que le débouché se dégagea, les divisions d'Augereau défilèrent dans le but d'assailir le centre de Benningsen.

Ces dispositions promettaient un de ces prompts succès auxquels la grande-armée était accoutumée. Mais à Eylau comme à Pultusk, les Russes furent secourus par le terrible auxiliaire, qui devait plus tard les faire triompher. Un orage de neige, soulevé par le vent du nord, éclata; Augereau s'égara dans l'obscurité et donna, tête baissée, entre la droite et le centre de l'ennemi. Avant d'avoir le temps de se reconnaître, il fut pris entre deux feux et souffrit de grandes pertes; ses deux généraux de division, lui-même, quittèrent le champ de bataille grièvement blessés. Le 7^e corps se mit à flotter, et l'ennemi parut prêt à pénétrer dans l'intervalle, que sa fausse direction avait laissé entre sa droite et la gauche de Soult. Napoléon vit le péril et le prévint. Il lança dans l'ouverture Murat, avec quatre divisions de cavalerie, soutenu par Bessières et la garde. Cette masse formidable écrasa la cavalerie russe, rompit les deux premières lignes d'infanterie et traversa le champ de bataille dans toute sa largeur; enfin, après avoir fourni, non sans perte, cette charge brillante, elle détruisit une colonne de 4000 hommes, qui s'était aventurée jusqu'aux maisons d'Eylau. Pendant ce temps, Davout s'étant déployé perpendiculairement aux lignes ennemies, la gauche à Serpallen, commença à pousser leur gauche sur le centre. Après plusieurs incidens variés, après avoir enlevé Sansgarten, il envahit le terrain jusqu'au-delà de Kuschitten et de la route de Friedland. Les Russes, resserrés près de la chaussée de Königsberg, semblaient n'avoir plus qu'à faire une prompte retraite, quand Lestocq, qui manœuvrait depuis le matin pour échapper à Ney, parvint à jeter au-delà de la droite du maréchal 7000 hommes, qui, débouchant par Schmoditten, se portèrent aussitôt contre Davout et le firent reculer jusqu'au-delà de Kuschitten.

Cependant Ney, occupé à pousser la droite de Lestocq, averti par des maraudeurs que l'on devait être aux prises, s'arrêtait fréquemment, prêtait l'oreille et recueillait comme un bruit sourd qui retentissait au loin : il se convainquit enfin qu'on se battait, et laissant là les Prussiens, il marcha au canon, entra en ligne en enlevant les premières maisons de Schmoditten, appui de la droite des Russes, et les détermina à s'éloigner. Il acheva de se rendre maître du village et tailla en pièces leur arrière-garde dont la retraite était coupée.

Cette journée, que le désastre d'Augereau avait rendu si sang ante, coûta aux coalisés du canon, des bagages, 6000 morts et 20,000 blessés, dont le plus grand nombre resta prisonnier. La grande-armée perdit 3000 morts et eut 15,000 blessés. C'était un vide qui devait se faire sentir.

La désorganisation du 7^e corps, le dégel qui survint pendant la nuit, empêchèrent Napoléon de rien entreprendre; Murat seul lança quelques escadrons qui suivirent l'ennemi jusque sous les murs de Königsberg; les vainqueurs prirent leurs cantonnemens en avant d'Eylau.

Un dernier engagement mit fin à la campagne d'hiver et ajouta aux désastres de l'ennemi. A peine les Français étaient-ils dans leurs quartiers, que des nuées de Cosaques se répandirent entre l'Alle et la Narew, et se mirent à harceler leurs flancs et leurs derrières. Savary, en l'absence de Lannes, commandait le 6^e corps; pour réprimer ces mouvemens, il étendit sa gauche sur l'Omulew et donna à Essen la tentation d'attaquer Ostrolenka. Les Russes, au nombre de 25,000, descendirent simultanément les deux rives de la Narew. Averti de leur marche, Savary courut à Ostrolenka avec Oudinot, et leur opposa des forces égales. Il fit assaillir et repousser au loin la colonne de droite, puis laissant l'autre s'avancer jusqu'aux murs de la ville, il la reçut à bout portant. Ecrasée par un feu terrible, découverte sur son flanc droit, elle se retira précipitamment abandonnant sept canons, deux drapeaux, 1200 morts et 2000 blessés.

A peu de jours de là, Napoléon, après avoir occupé Eylau assez longtemps pour faire évacuer les hôpitaux et les trophées qui constataient sa victoire, fit rentrer l'armée dans son ancienne ligne de cantonnemens, résolu à suivre avec vigueur le siège de Dantzic et à suspendre jusqu'à la reddition de la place toute opération offensive. Bernadotte s'établit à Braunsberg et Spanden où il éleva une tête de pont. Soult à Liebstadt remplit la trouée par laquelle Benningsen avait pénétré. Ney prit sa droite Deppen; vint ensuite Davout entre les sources de la Passarge, de l'Alle et de l'Omulew, se liant par cette dernière rivière au 6^e corps dont Massena vint prendre le commandement.

La garde, la cavalerie, les grenadiers d'Oudinot, une division polonaise, une division bavaroise, rendue disponible par la capitulation de la majeure partie des places de la Silésie; formèrent une seconde ligne à Osterode, Niedenburg et Pültusk; le quartier général fut porté d'abord à Osterode, puis plus près de Dantzic à Finckenstein.

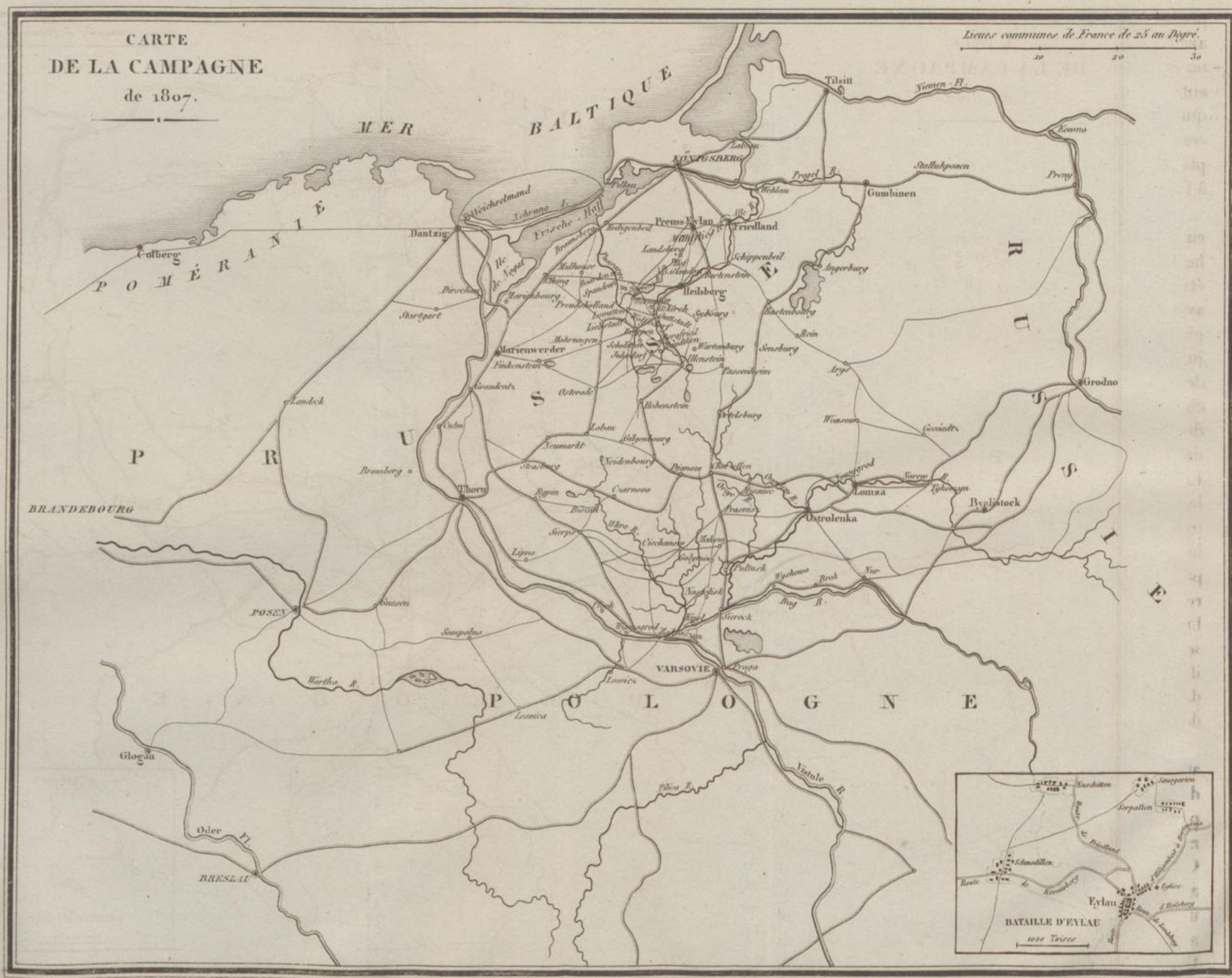
Les débris du 7^e corps avaient été répartis dans l'armée. Le 9^e corps achevait la conquête de la Silésie dont il démantelait les places. Le 8^e assiégeait Stralsund et Colberg. Enfin le 10^e (27,000) protégé par une barrière de 150,000 baïonnettes, resserrait les Prussiens dans les murs de Dantzic et commençait le blocus.

A 12 lieues de la mer, la Vistule jette sur la droite, dans le golfe de Frisch-Haff, un bras qui prend le nom de Nogat et entoure une île du même nom. Elle continue ensuite à remonter au nord jusqu'à deux lieues de la côte. Là elle se sépare encore pour courir d'un côté à l'orient et se

14^{ÈME} CARTE.

CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1807.

Lieues communes de France de 25 au Degré.



Desormes par L. Letailleur.

perdre dans les mêmes eaux que la Nogat, de l'autre à l'ouest, où après avoir baigné par sa rive gauche la vaste forteresse de Dantzig, elle fait un détour et gagne le golfe de Dantzig. Ces deux dernières branches entourent, avec le Frisch-Haff et la mer, une longue langue de sables qui s'étend jusqu'à Pillau et qu'on appelle l'île de Nehrung. Ces bras, ces îles compliquaient du côté de la rive droite, le blocus de la place. Sur la rive gauche, il fallait maîtriser le fort de Weichselmunde, à l'embouchure du fleuve, et un camp retranché qui renfermait le port.

Lorsque les opérations commencèrent, le corps assiégeant n'était pas entièrement en ligne, mais la garnison qui devait être portée à 20,000 hommes était incomplète et le gouverneur, feld-maréchal Kalkreuth, était absent. On débuta par l'attaque de Dirschau qu'occupaient les avant-postes prussiens. Cette ville fut enlevée à la suite d'un combat sanglant; après quoi, le maréchal se rapprocha de jour en jour de la place jusqu'au 18 mars, époque à laquelle il ne restait qu'à s'emparer de l'île de Nehrung, dont l'abord était interdit par les énormes glaçons que charriait le fleuve. Ce fut à ce moment que Kalkreuth et le complément de la garnison profitèrent du chemin qui était encore libre, pour entrer dans la place dont ils cherchèrent aussitôt à éloigner le corps assiégeant. Leur tentative fut secondée par Benningsen qui parut à-la-fois sur tout le front de la grande-armée. Ses troupes passèrent l'Alle et la Passarge, tombèrent à Braunsberg sur la gauche de Bernadotte, et à Guttstadt sur les avant-postes de Ney. Elles furent d'abord repoussées sur tous les points. Ensuite l'empereur ordonna un mouvement en avant pour reconnaître le but de ces démonstrations. Murat, poussant jusqu'à Seeburg, débaya la rive droite de l'Alle. Soult, soutenu par Bernadotte, porta ses reconnaissances à Wormdit. Enfin, Ney s'empara de Guttstadt où il se fortifia. Benningsen céda partout le terrain et se retrancha lui-même dans Heilsberg dont il fit une place d'armes autour de laquelle il resta dans l'inaction.

Dès-lors, toute l'attention se porta sur le siège de Dantzig. Lefebvre, après avoir repoussé les sorties de Kalkreuth, s'était emparé par un coup de main hardi, de l'île de Nehrung où il avait placé un corps assez imposant pour s'étendre par sa droite de manière à paralyser Weichselmunde et le camp. Le blocus était complet dans la nuit du 1^{er} au 2 avril. On ouvrit la tranchée à l'ouest de la ville et les travaux furent poussés avec vigueur, malgré les efforts de l'ennemi qui répondait à l'attaque par un contre-cheminement. Au bout de cinq semaines, la 3^e parallèle fut achevée. Un matériel immense, tiré des places de la Silésie, était en batterie, lorsqu'un corps de 15,000 Russes entra dans la Vistule, commandé par Kamenskoi. Ce général fit aussitôt ses dispositions pour profiter de

la supériorité du nombre, mais il était difficile de surprendre Napoléon. Informé de l'embarquement à Pillau d'un fort secours, il avait mis sous les ordres de Lannes les grenadiers d'Oudinot et les avait dirigés sur l'île de Nogat. Ce renfort fit sa jonction avec Lefebvre au moment où Kamenskoï débouchait du camp sous Weichselmunde dans l'île de Nehring dans le dessein de prendre les lignes de blocus et d'ouvrir la communication avec les Prussiens. Les deux maréchaux battirent complètement les Russes et leur ôtèrent la tentation de troubler le siège.

Sur ces entrefaites, Mortier, ayant conclu sous Stralsund un armistice avec les troupes suédoises, arriva et donna aux opérations une nouvelle ardeur. Kalkreuth, convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance, capitula et obtint pour sa garnison les mêmes conditions qu'il avait jadis accordées aux défenseurs de Mayence. Kamenskoï se rembarqua.

Après l'avoir rallié, les coalisés reprirent l'offensive. L'empereur Alexandre était venu prendre le commandement de l'armée qui avait été portée à 130,000 hommes. Essen était resté sur la Narew dans le même état. Massena n'avait point non plus été renforcé, mais l'effectif des 1^{er}, 3^e, 4^e et 6^e corps avait été augmenté; l'armée en ligne sur la Passarge, qui en apparence était la même qu'à la fin de février, présentait réellement un effectif de 160,000 hommes.

Les ennemis débutèrent par une démonstration à Braunsberg, après quoi ils débouchèrent en sept colonnes. La droite attaqua Bernadotte au pont de Spanden; le centre voulut enlever à Soult la position de Lomitten, mais la gauche entreprit une opération plus sérieuse. Benningsen la conduisit en personne; les gardes et les réserves en faisaient partie. Elle tomba sur Ney à Guttstadt, manœuvrant pour tourner sa gauche à Wolfersdorf et le prévenir sur la Passarge.

Soult et Bernadotte furent victorieux, Ney se vit obligé de céder le terrain; mais il eut la gloire de pénétrer les desseins de Benningsen, de contenir les têtes de colonnes qui cherchaient à l'envelopper, afin d'arriver avant elles à Deppen sans être entamé. Il termina dignement cette belle retraite en passant la rivière avec un imperturbable sang-froid sous le feu d'une formidable artillerie.

Benningsen, qui avait espéré surprendre les trois maréchaux, déborder le 5^e corps par sa gauche, l'enlever même, puis traverser la Passarge et couper en deux la ligne de cantonnemens, Benningsen vit avec douleur ses projets déjoués; il ne douta point d'être lui-même assailli, et sur-le-champ il ordonna de battre en retraite.

En effet, aux premiers coups de feu, Napoléon avait appelé à lui Davout, Lannes, Mortier, la garde, la cavalerie, et dès le lendemain, l'ar-

mée entière franchit la Passarge aux trois points que l'ennemi avait voulu forcer. Ce mouvement s'exécuta avec une rapidité inconnue aux troupes coalisées. On atteignit les arrière-gardes des Russes, on les empêcha de se déployer, on les resserra sur l'Alle où ils s'étaient eux-mêmes concentrés pour accabler Ney. On les chassa de la rive gauche, on enleva Guttstadt, enfin on les déborda par leur droite, et on les coupa des corps de Lestocq qui se retira par Kœnigsberg, le long du Frisch-Haff.

Benningsen se hâta de rentrer dans ses retranchemens de Heilsberg, et l'armée française pressant sa marche, se rangea sous les murs de cette ville par la rive gauche de l'Alle.

Ainsi, Napoléon fit tourner contre son adversaire toutes les chances que celui-ci croyait s'être ménagées. A cheval sur la ligne de communications, il lui suffisait de l'empêcher de déboucher sur la rive gauche de l'Alle, pour être maître de le prévenir à Eylau et par suite à Kœnigsberg. Tel fut le but de la bataille de Heilsberg.

L'avant-garde ennemie était en position en avant de la ville, et l'armée s'appuyait sur une suite de redoutes ou d'ouvrages palissadés.

Murat et Soult engagèrent l'action au milieu du jour. Après six heures de vicissitudes, ils replièrent l'avant-garde dans les retranchemens qu'ils abordèrent. Lannes, à ce moment, survint et donna une nouvelle activité au combat qui se soutint indécis jusqu'à minuit. Les pertes furent grandes : 1100 morts, 6 à 7000 blessés du côté des Français ; 3000 tués, 8 à 9000 blessés du côté de l'ennemi. Pendant la nuit, l'empereur fit entrer en ligne toutes ses forces, croyant à l'aube recevoir la bataille ; mais Benningsen resta d'abord immobile, et lorsqu'il vit les colonnes d'attaque se former, il évacua son camp pour se retirer par la rive droite de l'Alle à Bartenstein. C'était abandonner Kœnigsberg qui n'était plus couvert que par Lestocq. Murat, Davout, Soult y coururent par la route d'Eylau ; Lannes et Mortier suivirent le cours de l'Alle. La garde, Ney et le 1^{er} corps (commandé par Victor, remplaçant Bernadotte, qui avait été grièvement blessé à Spanden), s'échelonnèrent entre les deux autres colonnes.

L'Alle, à partir de Heilsberg, s'éloigne suivant un cours sinueux de Preussich-Eylau ; mais à Friedland, un nouveau détour l'en rapproche, puis elle s'en écarte sans retour. Si donc, il restait à Benningsen une chance pour ressaisir la route de Kœnigsberg et la disputer aux Français, c'était en passant le pont de Friedland. Il déboucha en effet par cette ville, animé de l'espoir de prendre par le flanc les colonnes de marche de la grande-armée et de les battre l'une après l'autre.

Napoléon, en apprenant que les Russes franchissaient l'Alle à Friedland, ne put réprimer un vif mouvement de joie : il brûlait de signaler

la fin de la campagne par un succès moins équivoque que celui d'Eylau, et son adversaire lui en offrait enfin l'occasion.

La petite ville de Friedland est bâtie sur la rive gauche de l'Alle, sur un monticule, resserré par les plis de cette rivière et par un vaste étang que forme le Muhlenfliess. Après l'avoir traversé, les routes d'Eylau et de Königsberg côtoient, l'une la rive gauche, l'autre la rive droite de l'étang. Lorsque Benningsen en prit possession, le 13 au soir, elle était occupée par un régiment de cavalerie légère qui se retira dans la direction d'Eylau. Le général russe sut qu'il faisait partie du corps de Lannes, et que le maréchal était à peu de distance. Il dut donc s'attendre à ne point se déployer sans trouble. Forcé de s'assurer sur les deux communications, il se mit en bataille : l'aile gauche à cheval sur la route d'Eylau, appuyant au Muhlenfliess et à la rivière, présentant un front de trois quarts de lieue : l'aile droite et le centre de l'autre côté du ruisseau, sur un front d'un peu plus d'une lieue : les réserves à Friedland.

Pendant qu'il défilait, Lannes rangea son corps d'armée sur une chaîne de collines à deux lieues de la ville, appuyant sa droite à la route d'Eylau, et sa gauche à celle de Königsberg. Lorsque les ennemis l'abordèrent, il fit assez bonne contenance pour garder ses positions jusqu'à l'arrivée des autres corps. Ils accouraient, conduits par Napoléon. Mortier passa à la gauche de Lannes, Ney à sa droite. Victor et la garde restèrent en réserve entre Lannes et Ney.

A la vue des lignes des Russes, l'empereur jugea qu'ils étaient perdus. Il s'écria : « C'est aujourd'hui un jour heureux, c'est l'anniversaire de la bataille de Marengo. »

Il prescrivit à Lannes et Mortier de s'engager avec le centre et la droite ennemie assez sérieusement, pour les distraire de tout autre mouvement, et cependant de ne point les pousser trop vivement. C'est à Ney qu'est réservé l'honneur de porter le coup décisif. L'empereur le charge de culbuter la gauche de Benningsen, de la refouler entre l'étang et Friedland, de pénétrer dans la ville et d'enlever à l'armée russe son seul point de retraite. Ces ordres s'exécutèrent avec la même vigueur et la même précision qu'ils avaient été conçus. En moins de trois heures, l'armée russe disparut. La journée s'était consumée en apprêts : il était cinq heures du soir, lorsqu'une salve d'artillerie donna le signal de l'attaque.

Ney s'élança avec une force irrésistible; la cavalerie ennemie prétend l'arrêter en débordant sa droite; les dragons de Latour-Maubourg la chargent et la jettent dans la rivière. L'infanterie alors cède sur tous les points; on la pousse, on l'entasse sur les bords de l'étang, lorsque la garde impériale russe, cachée jusque-là par un pli du terrain, présente

tout-à-coup une nouvelle barrière. Mais Ney, soutenu par Dupont (du 1^{er} corps), renverse tous les obstacles et perce jusque dans la ville au milieu d'un effroyable carnage. Il traverse ses rues en flammes; enfin, il se rend maître du pont qui est incendié.

Cependant, Mortier et Lannes poussaient pied à pied le centre et la droite des Russes, qui se rapprochaient de Friedland, croyant encore trouver le passage libre. Lorsque les troupes apprirent que la gauche était détruite et la ville occupée, elles se mirent dans le plus affreux désordre. Les uns, en cherchant à se frayer une route, se firent écraser; d'autres se noyèrent; d'autres, se précipitant vers un gué qu'on leur indiqua, s'échappèrent en sacrifiant bagages et artillerie. Les Russes avaient donc aussi trouvé leur Iéna: ils s'enfuirent pêle-mêle jusqu'à Tilsitt, affaiblis de 25,000 hommes. La perte des Français fut de 1500 morts et 4 à 5000 blessés. Dans la même journée, le grand détachement de la gauche resserra dans Kœnigsberg Lestocq, renforcé par Kamenskoi (25,000). Ces généraux se mirent en défense; on les canonna le lendemain, et le 16 on sut, qu'à la nouvelle du désastre de Friedland, ils s'étaient retirés. Soult prit aussitôt possession de la ville. Trois jours après, la grande-armée était déployée sur le Niemen. De son côté, Massena avait poussé Essen jusqu'à Byalstock, et l'on était maître de porter la guerre au sein de l'empire russe, quand s'ouvrirent les négociations qui amenèrent le glorieux traité de Tilsitt.

Le blocus continental, les royaumes de Hollande, de Saxe, celui de Westphalie (formé au profit de Jérôme Napoléon, d'une partie des dépouilles de la Prusse, du Hanovre et de la Hesse électorale), furent reconnus. L'empereur reçut le titre de protecteur de la Confédération du Rhin, que la création du grand-duché de Varsovie étendit jusqu'aux frontières Russes.

La guerre avait duré neuf mois; pendant ce court intervalle, l'empereur prenant pour point de départ Strasbourg, pour appuis la place de Forcheim sur la Rednitz et le fort de Kronach au-delà du Mein, avait tourné le Weser, première ligne de défense des états du nord. L'anéantissement de l'armée prussienne en deçà de l'Elbe, lui avait livré cette seconde ligne sur laquelle il s'était aussitôt affermi par l'occupation de Magdebourg et l'alliance de la Saxe. La terreur de ses armes avait fait tomber les places du Bas-Oder, et lui avait permis de tenter la conquête de celles du Haut-Oder (Silésie) avec un corps d'armée à peine suffisant, pour investir régulièrement l'une d'elles. Maître de Glogau, Stettin, Custrin, il n'avait point hésité à se porter vers la Vistule. Là, les fortifications de Thorn, Modlin et Praga lui avaient servi de base pour couvrir le siège de Dantzig, et après la prise de cette grande forteresse, il lui avait

